

LA CURE INFALLIBLE

Une femme mariée se sentant mourir (K venir une gentille petite voisine qu'elle estimait beaucoup et qui pouvait avoir dans les vingt ans et lui dit:
—Je vais mourir et laisser mes enfants sans maman. Je veux qu'après ma mort vous soyez une mère pour mes enfants et que vous épousiez mon mari.

Alors la jolie voisine, en fondant en larmes:
—Tiens, comme ça se trouve, on en parlait justement votre mari et moi il y a à peine un quart d'heure.

La dame est revenue à la santé maintenant.

IL NE SAIT PAS

Julius (5 ans)—Oh, maman, je viens de voir un pauvre infirme sur la rue.

La maman—Qu'est-ce qu'il avait?
—Julius—Oh, je ne sais pas s'il avait une jambe plus courte que l'autre ou l'autre plus longue que la première.

SES REFERENCES

Le vieux monsieur (engageant un chauffeur)—Je suppose que je puis écrire au dix dernières places que vous avez fait afin d'avoir des références?

Le chauffeur—C'est inutile, monsieur, mes deux derniers patrons sont morts à mon service.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame du Kentucky raconte comment elle devint forte et en bonne santé—Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky.—Mme Cynthia Vanhook, qui habitait jadis Stanford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que peu de temps après qu'elle avait accouché de son troisième enfant, elle résolut de reprendre ses travaux de famille et que cela lui causa beaucoup de mal.

Elle commença par me sentir affaiblir et me sentais point moi-même, voilà comment Mme Vanhook décrit ses malaises. Pendant six semaines j'étais obligée de prendre une femme de ménage pour faire mon travail.

Mon docteur me dit que j'avais été trop imprudente et que cela avait causé un choc à mon système nerveux et qu'il me fallait un tonique pour rétablir mes forces.

Il recommanda Cardui. Dans peu de temps de m'aperçus d'une amélioration dans ma condition. J'avais pris trois bouteilles de Cardui et... ma santé avait été rétablie. Je suis maintenant forte et en bonne santé.

Cette dame du Kentucky ajoute qu'elle ne manque jamais de recommander le Cardui aux femmes faibles et épuisées.

Des milliers de femmes font des louanges du Cardui à leurs amies. Ce doux et inoffensif tonique végétal a été en usage avec succès pendant quarante ans dans le traitement de nombreux malaises affligeant les femmes.

Votre pharmacien vend le Cardui. Procurez-vous en aujourd'hui.—Adv.

Shubert ST. CHARLES

Telephone Main 7150

Une représentation théâtrale intéressante tout particulièrement les américains de souche française, italienne et espagnole montrant les traits les plus fins du caractère latin.

OLIVER MOROSCO présente

Leo Carrillo dans LOMBARDI, LTD.

par Frederick et Fanny Hatton

Une comédie en trois actes des aventures amusantes d'un jeune italien qui a une grande renommée à New-York comme créateur de grandes modes pour dames mais qui devient impliqué dans des affaires d'amour ainsi que dans des ennuis de commerce qui rendent la pièce des plus intéressantes.

Cette comédie, avec la même étoile, a été présentée pour plus d'une année sur la scène du théâtre de M. Morosco à New-York, et a depuis été jouée à Boston, Philadelphie et à Chicago pendant de longs engagements.

C'est la première tournée de cette pièce dans le Sud.

A VENDRE

Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lnc., de la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFIANCE.

CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellents services des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

AGENTS A LA NOUVELLE-ORLEANS: Dec. 13, 1921. 306 rue St. Charles.

FEUILLETON DE L'ABEILLE

LE FILS DU NAUFRAGEUR

PAR GUSTAVE LE ROUGE

VILLEGIATURE

Plencker est une bourgade de pêcheurs située dans la partie la plus âpre du Morbihan.

Une douzaine de maisonnettes, frileusement groupées dans une échancrure de la falaise forment le tableau le plus pittoresque.

A quelque distance de là, un château presque en ruines, dressé ses tourelles au milieu des pins maigres, des houx et des chênes rachitiques.

De tous côtés s'étend une lande semée de pierres druidiques. Il n'y pousse que des bruyères et de l'aïon.

Plencker est un des plus beaux villages de France.

La ville la plus rapprochée se trouve à six lieues de là, et les moyens de communication manquent totalement.

Ainsi l'étonnement des habitants fut-il grand en voyant débarquer un matin de juillet, sur la place de l'église, deux personnages d'un aspect extraordinaire.

Tout le monde s'était précipité pour détailler la physionomie et le costume des deux arrivants, le mari et la femme selon toute apparence.

Le volutier apprit aux curieux qu'ils se trouvaient en présence de M. Sylvain Bréchal, artiste dramatique de Paris, et de son épouse, dame Léonide Bréchal, également artiste dramatique.

Vêtu d'un immense paletot-sac, d'un vert criard, d'un pantalon à raies rouges et vertes, coiffé d'un chapeau de feutre gris posé sur l'oreille, à la mousquetaire, un foulard orange autour du cou, Sylvain Bréchal avait une figure ronde et rouge; ses gros yeux bleus à fleur de tête respiraient la bonté.

Mme Léonide était grande et sèche. Ses mains, très longues, semblaient faites spécialement pour aider à la mimique des imprécations tragiques.

Affectée d'un fort strabisme, le nez en forme de pied de marmite, elle était prétentieusement accourcée d'un long manteau, gris de poussière et d'un chapeau Louis XV à grandes plumes.

Un voile bleu protégeait ses traits fardés et poudrés contre les jalouses morsures du soleil de juillet.

Au bout de quelques jours, le Bréchal s'était organisé une existence délicieuse: promenades poétiques dans la lande, réceptions sur la falaise, courses en bateau visite des ruines pittoresques aux environs, rien n'y manquait.

Ils étaient vite devenus populaires. On n'était pas loin de les considérer comme de très grands seigneurs. Ils donnaient des sous aux enfants et imposaient le respect par l'air de gravité et de préoccupation profonde qu'ils portaient sur leur front.

Mais ce qui émerveillait le plus les populations, c'étaient leurs continus changements de costumes.

Vêtu aujourd'hui en boulevardier, avec le monocle et le haut de forme gris, Sylvain Bréchal apparaissait le lendemain habillé de couteil des pieds à la tête, ainsi que quelque féroce planteur des Pirates de la Savane.

Il acquit même un authentique costume breton qui manquait à sa collection.

De son côté, dame Léonide Bréchal arborait les plus somptueuses toilettes. C'était un ébahissement continu.

Mais le plus surpris de tous les gens du village, c'était encore l'instituteur, Raymond Cartier, un tout jeune homme, au visage loyal et intelligent.

Il n'approchait des Bréchal qu'avec une grande timidité; leurs manières dégagées, leur rapidité d'élocution qui les faisait ne jamais rester à court devant une question, leur titre d'acteurs, tout cela l'intriguait et l'intéressait beaucoup.

—C'est étonnant se disait-il, quelle facilité! Quelle insouciance. Ce sont donc là ces comédiens dont les Romains décrivent la fabuleuse existence! Il y a donc des gens qui sans avoir aucune fortune dépensent en un jour autant que moi-même en deux mois!

Bréchal avait fini par prendre sous sa protection le jeune instituteur.

—Mon ami, disait-il d'un ton affable, vous êtes trop timide! Venez nous voir! J'ai fréquenté tout ce que Paris compte d'artistes! Vous pulvériserez dans notre conversation toute une éducation dont la destinée vous a privé jusqu'ici.

Et Mme Léonide ajoutait sentencieusement: —C'est peut-être la Providence qui nous a guidés vers vous!

Souvent la classe une fois terminée, Sylvain Bréchal allait chercher son jeune ami pour quelque promenade le long des falaises en compagnie de dame Léonide.

Un jeudi qu'ils étaient partis pour une excursion, la chaleur devint tout à coup accablante; pas un souffle de vent ne ridait la surface de la baie.

Ils étaient assis sous un bouquet de pins et observaient le ciel qui se couvrait.

Un marin passa près d'eux, chargé d'une hotte à poissons et d'un paquet de filets.

—Vous ferez bien de rentrer, criait-il, avant une heure d'ici, ce sera bien la plus grosse tempête que l'on ait vue depuis longtemps sur la côte.

Et de son doigt il montrait, dans la direction du nord, un entassement de gros nuages couleur de plomb et d'encre qui avaient envahi le ciel

d'un azur tout à l'heure si limpide. Comme les Bréchal et l'instituteur arrivaient à un des points culminants de la falaise, Raymond s'écria en désignant l'horizon où s'amassait l'orage: —Tiens! mais on dirait un navire en perdition, là-bas!

II LA TEMPETE

A quelque distance du bourg de Plencker s'élevait sur une éminence, au milieu d'un cercle de sapins, un vieux calvaire breton orné des statues de Saint-Jean l'Évangéliste et de la Vierge.

Le temps avait effrité les doigts et les nez des personnages, rompu les ailes des anges, mais un sentiment douloureux, une pensée profondément triste continuait à rayonner de ces vieilles pierres usées.

Quand les Bréchal et Raymond Cartier furent parvenus au Calvaire, ils y trouvèrent déjà réunie presque toute la population du bourg, chacun examinant le navire qui s'approchait à vue d'œil.

Si longue coque noire apparaissait et disparaissait entre les vagues monstrueuses. Il était facile de voir que son équipage avait renoncé à le diriger.

Il courait vers les récifs avec une vitesse furieuse.

A en juger d'après son gréement, c'était certainement un navire norvégien, chargé de bois, à destination de Nantes ou de Bordeaux.

—Il faudrait leur porter secours, dit Bréchal, qui se sentait maintenant le cœur serré d'une véritable angoisse.

Aucun des marins présents ne répondit.

—Personne, dit Raymond, ne pourrait en ce moment se risquer en mer. Une embarcation serait brisée en mille miettes, comme une coquille d'œuf.

Mme Bréchal avait silencieusement suivi l'exemple des paysannes et s'était agenouillée devant la statue de la Vierge.

—Et le canot de sauvetage? interrogea le comédien.

—Le plus proche est à quatre lieues d'ici, dit Raymond.

Des vagues, hautes plusieurs fois comme la petite église de Plencker, arrivaient du fond de l'horizon, avec des formes indécises de monstres aux cripières livides, et venaient s'écraser sur la falaise avec le bruit sourd d'un coup de canon lointain.

On discernait maintenant les mâts rompus, les voiles déchirées et le pavillon en berne du navire en péril.

A l'aide d'une lunette marine, on pouvait distinguer sur le pont le fourmillement d'une foule qui levait les bras vers le ciel en une attitude désespérée.

Les robes plus claires des femmes apparaissaient dans la masse des habits sombres.

—Ils vont droit sur la Tête du Lion, dit un marin.

—Avant cinq minutes, ils auront touché, fit un autre. Ils sont bien perdus, et nous ne pouvons rien tenter pour les sauver.

Comme si cette parole ait été une prophétie de malheur, la tempête sembla, en cet instant, redoubler son effort.

Le vent avait de ces cris rauques, de ces sifflements aigus qui semblent la plainte lointaine d'un peuple que l'on égorge, à laquelle se mêleraient des éclats de rire diabolique.

On avait tout à fait cessé de voir le navire.

Un large éclair bleu, déchirant le voile funèbre du ciel, le montra tout près de la côte, si près que l'on put apercevoir les visages blêmes et les gestes d'angoisse de la foule entassée sur le pont.

Depuis un instant, cette foule semblait avoir diminué de moitié.

Le dernier coup de la rafale l'avait déclinée, raflant les faibles, les imprudents, tous ceux qui ne s'étaient pas fait attacher ou qui n'étaient pas cramponnés solidement.

Le navire ne bougeait plus. Cela était inévitable.

Il avait donné sur la grosse roche que l'on appelait la Tête de Lion, à quelque cinq cents mètres du phare.

Comme pris dans l'état de deux rocs, la proue fracassée, le vaisseau naufragé offrait, par sa situation même, une suprême chance de salut aux survivants.

La Tête de Lion était un gros bloc de granit, une sorte de monolithe jailli des profondeurs sous-marines, et contre lequel venaient se heurter deux terribles courants.

Son sommet, que tapissait une moisson de varechs jaunes et bruns, n'était couvert qu'aux grandes marées.

Comme, pendant les périodes du naufrage, le flot avait baissé, il restait aux naufragés la chance de gagner le récif, et d'y être recueillis si une accalmie se produisait.

grondements de la foudre, les spectateurs de cette scène s'obstinaient à demeurer au pied du Calvaire, en dépit de la nuit qui s'avancait, les pieds cloués au sol par la mystérieuse attirance de l'horreur.

Bréchal avait les yeux hors de la tête, et claquait des dents.

Son cœur battait à grands coups; et il eût, sans nul doute, dépassé les Garrick et les Frédérick Lemaitre, s'il avait été possible de conserver pour son art, l'expression de vraie et majestueuse épouvante que reflétait son masque de vieux mime.

Sa femme, transie et défaillante, avait dû se retirer, conduite par Raymond.

Et quel drame, en effet, aurait pu présenter la terrifiante beauté de ce qui s'apercevait à la lueur livide des éclairs?

Les naufragés, semblés à un pâle groupe de spectres suppliants étaient massés, au nombre d'une trentaine, sur la Tête de Lion.

La tempête, qui emportait leurs cris, permettait de voir leurs gestes, si terriblement pitoyables que les cœurs les plus indifférents en auraient été remués.

Eux aussi, à la lueur des éclairs, ils avaient vu le petit groupe de ceux qui, sur la butte du Calvaire, les contemplant sans pouvoir les secourir.

Et ils comprenaient que l'on ne pouvait pas leur venir en aide.

Et ils se tournaient les bras.

Et ils hurlaient vers le ciel, avec un désespoir plus qu'humain.

Le recteur, des premiers, s'était rendu au Calvaire.

Il priait pour les malheureux en péril; et la tache noire de sa robe à l'ombre de la croix, et ses gestes de bénédiction parurent consolants à quelques-uns de ceux qui allaient mourir.

Mais la plupart ne semblaient point faire cas de la présence et des prières du prêtre.

C'était la vie et le salut qu'ils voulaient voir et les oraisons.

Et ils continuaient leurs gestes de supplication et d'impulsante révolte.

Il n'était pas encore certain d'ailleurs qu'ils mourussent.

Si la tempête se calmait avant que la mer eût monté, ils pourraient facilement gagner la terre.

Et ils devaient avoir calculé cela. Et ce devaient être des calculs.

Et cette bienheureuse accalmie, que ceux du Calvaire guettaient presque aussi impatientement que ceux du récif, ne se produisit pas.

La nuit avançait.

Le flot allait monter.

Avec les heures pantelantes d'anxiété et longues comme des siècles, les gestes de violence s'étaient calmés.

Le froid devait glacer les malheureux sur leurs rochers.

Quelques-uns même devaient être déjà morts.

Les n'apparaissaient plus maintenant que comme un groupe de douleur immobile, dont un éclair de temps à autre, révélait les membres affaîlés, les yeux agrandis et fixes, presque cadavériques déjà.

Le recteur récitait d'une voix tremblante les prières des agonisants; et pendant des heures, ces deux groupes d'hommes, que séparait la mystérieuse et brutale puissance du flot et du vent, se regardèrent, avec l'horrible sentiment d'une impuissance silencieuse.

Mais toute la coupe de pitié et d'horreur n'était pas épuisée.

Vers les dernières heures de la nuit, le flot monta.

Un à un, les naufragés, dont les doigts saignants et glacés n'avaient plus la force de se cramponner aux angles du rocher, furent balayés par des lames de fond si hautes qu'elles projetaient leur poussière d'eau par-dessus la falaise jusque dans le rayonnement du phare.

A ce moment, Bréchal qui était tombé épuisé d'émotion, sur une des bornes de granit reliées par des chaînes qui entouraient la croix, aperçut tout près de lui, dans l'ombre, un individu qu'il n'avait pas encore vu dans le pays.

Et, détail dont Bréchal frissonna jusqu'au fond de l'âme, cet homme semblait sourire.

Un rictus immobile, satanique dans ce tragique décor, retroussait les coins minces et plissés d'une bouche d'avare.

Puis il n'y eut rien, rien que la tempête.

Bréchal qui cherchait instinctivement du regard l'homme qu'on lui avait dit s'appeler Chouardec ne l'aperçut pas.

Il avait disparu comme un des cauchemars de cette nuit douloureuse.

Le matin blême, comme taché de sang par un soleil funèbre éclaira une scène de désolation.

Le rivage était semé de débris de toutes sortes: caisses, ballots, pièces de bois et cadavres.

La mer, en se retirant, en avait laissé beaucoup, bleutés, gonflés, contorsionnés en d'horribles attitudes, roulés parmi le sable et les galets.

Le brigadier de la douane, Jamain, après avoir pris les valeurs et les papiers qui pouvaient servir à les faire reconnaître, les fit déposer en une grande fosse au bas du cimetière.

Mais on ne put empêcher le pillage de beaucoup d'objets.

Les paysans et les marins vidèrent des caisses, éventrèrent les ballots, roulerent jusqu'à leurs chaumières des tonneaux d'alcool.

—Puisqu'ils sont morts, à quoi ça peut-il bien leur servir? disaient-ils.

Et l'on eût beaucoup de peine à les maintenir, quand l'accalmie permit de voir la coque du navire fracassé presque à sec entre les rocs.

Nombre de paysans voulaient s'y rendre pour le piller.

Sylvain Bréchal, malade d'émotion avait pris le lit.

L'instituteur, aidé de l'abbé Luceau, sermonnait les paysans, et aidait le brigadier des douanes à empêcher le rapt des épaves.

III LE PORTEFEUILLE

Chouardec n'avait vu qu'une chose: tous les naufragés devaient avoir péri, et le jour allait venir dans deux heures.

Il fallait qu'il prit le temps de recueillir quelques épaves avant la fin de la tempête, avant l'arrivée des douaniers et peut-être des gendarmes.

Tout à son projet, il galopait, les coudes au corps, les sourcils froncés, courbant le dos sous la rafale grondante; et il gagnait en passant derrière le manoir de Plencker, par des sentiers qui abrégèrent la distance, sa maisonnette située dans un endroit tout à fait désert, derrière la falaise sur laquelle s'élevait le phare de Nisau.

La maison de Chouardec était comme enfoncée entre deux contreforts de granit; et les anciens du pays racontaient qu'elle obstruait l'entrée d'un de ces vastes souterrains que les vieux fous de Bretagne ont creusés en grand nombre, et qui leur servait à gagner la mer secrètement, en cas d'alerte.

Ce souterrain communiquait, disait-on, avec les caves du manoir de Plencker.

Chouardec poussa sa porte, qui n'était fermée qu'au loquet, et prit une longue gaffe, que terminait un solide crochet de fer forgé.

—Si l'on me voit, ricana-t-il, je pourrai toujours dire que j'ai voulu opérer quelque sauvetage... Rien n'est plus vrai d'ailleurs, mais tout dépend de la manière de s'entendre.

La partie de la côte où s'élevait la maison de Chouardec, formait une sorte d'anse très profonde entre deux énormes amoncellements.

Une série de récifs défendait encore cette petite baie contre les vagues du large.

Quand Chouardec, qui avait honte de sa vareuse jusqu'au menton, et avait enfoncé son bonnet de laine jusqu'aux oreilles, fut parvenu à la petite plage de sable fin au pied des falaises, il aperçut la mer relativement calme en cet endroit, couverte de débris de tout genre. Madriers énormes, cadavres, caisses, tonneaux, ne semblaient pas plus peser sur la lame que les graines cotonneuses du chardon dans la brise d'un beau matin.

Chouardec, les dents serrées, les reins arcboutés contre la tempête, essayait d'attirer avec son croc et de discuter à la vague tout ce qui lui paraissait avoir de la valeur.

Il négligeait les pièces de bois et les tonneaux et s'attaquait aux caisses.

Succesivement, il parvint à tirer sur la petite plage de sable, plusieurs malles à coins de cuir.

Mais à chaque trouvaille, il poussait des jurons de désappointement.

Une fois, il était tombé sur une caisse de livres. Il la repoussa, d'un violent coup de pied dans la mer.

Un grand panier d'osier, plein de bouteilles de rhum, fut également méprisé.

Il s'empara seulement d'un flacon, dont il cassa le col contre un galet, et huma la moitié de la liqueur pour se donner du courage.

Puis ce fut une valise, qui devait avoir appartenu à une femme, à en juger par les dentelles et les vêtements de soie qui y étaient entassés.

Cette fois Chouardec hésita.

Sports

REVUE DE LA SEMAINE Par Jack Belgie

LITTLETON VS DOWNEY

Happy Littleton, boxeur poids-moyens néo-orléansais, rencontrera lundi soir au Louisiana Auditorium, dans un combat de quinze rounds, le prétendant au titre de champion du monde des poids-moyens Bryan Downey. Downey, qui est reconnu dans l'état d'Ohio comme champion des poids-moyens, est un batailleur des plus compétents, et lancé contre un combattant du type Littleton, devrait faire avec celui-ci un match des plus intéressants.

FITZSIMMONS GAGNE FACILEMENT

C'est avec la plus grande facilité que Fitzsimmons, boxeur poids-moyens d'Oklahoma City, a gagné la partie de boxe qui eut lieu lundi soir, et dans laquelle figurait comme adversaire Frank Carbone, de New-Jersey. Carbone, qui s'était toujours jusqu'à lundi montré très capable, a perdu, si pas tout, une grande partie de son prestige auprès des amateurs de boxe de la Nouvelle-Orléans, ne faisant que se défendre tout le long du combat à l'exception de deux ou trois fois, lorsque averti par l'arbitre qu'il allait être disqualifié s'il ne se battait pas, il se décida à se mettre à l'œuvre.

LE BELGE LE MARIN RENCONTRE ZBYSKO

Constant le Marin, le seul homme important que Stanislas Zbysko n'a pas tombé jusqu'ici, se rencontrera avec l'invincible Polonais dans une lutte internationale pour le titre de champion du monde à la lutte libre. Le lieu où aura lieu le match n'est pas encore décidé, mais il est possible que ce soit à Madison Square Garden. Ce sera là l'un des grands événements de la saison dans le domaine de la lutte en Amérique. La façon tragique dont s'est terminée la rencontre entre ces deux hommes à l'Arena de Westmount, au Canada il y a une dizaine d'années, ajoute à l'intérêt du match.

Les deux hommes pèsent en forme environ 240 livres respectivement.

LE PLUS ANCIEN JEU DU MONDE

C'est, croit-on, le jeu de dés. On en trouve, en effet, la trace sur les plus vieux monuments égyptiens et des dés tout à fait semblables à ceux d'aujourd'hui ont été déterrés dans les ruines de Thèbes.

On attribue leur invention à Palamède, l'un des héros qui contribua à la prise de Troie en l'an 1244 avant Jésus-Christ, mais elle semble remonter plus haut encore.

Quoi qu'il en soit, les dés étaient connus des Romains, la preuve en est dans la partie de dés qu'entamèrent les soldats se disputant les vêtements du Christ.

Mais c'est incontestablement aux Gantois que l'on doit l'invention du Teerlingbak.

L'AFFAIRE LENGLEN-MALLORY

Le capitaine Albert de Joannis, qui a accompagné Mlle Suzanne Lenglen, championne de France au tennis, aux Etats-Unis l'été dernier, a donné sa démission comme vice-président de la Fédération Française de Tennis ainsi que comme membre de cette organisation.

Il a donné sa démission pour protester contre l'action de la Fédération qui a blâmé les directeurs de la Fédération de Tennis des Etats-Unis pour ses commentaires injustifiés sur l'esprit sportif de Mlle Lenglen.

«Mlle Lenglen», a dit hier M. de Joannis, «était parfaitement en forme lorsqu'elle a rencontré Mme Molla Bjurstedt Mallory à Forest Hills.

Mlle Lenglen a été battue en cette occasion par un adversaire